

semblable à l'enfant qui tente de faire ses premiers pas, sa marche vacillante le conduit plus facilement vers la chute, qu'au but qu'il veut atteindre; l'un et l'autre ont besoin d'un œil vigilant et d'un bras bienveillant pour les conduire; mais, hélas! l'un de nous est-il capable de mieux conduire son frère que de se conduire lui-même? Que chacun prononce.

25 DÉCEMBRE.

RAPPORTS DES PENSÉES AVEC LA PAROLE. — FORMATION DES MOTS, DES SONS ET DE LA PRONONCIATION. — GENRE DE PENSÉES QUI FORMENT LA PAROLE. — VUES ALLÉGORIQUES.

D. Pourriez-vous me dire quel rapport a la pensée avec la parole, et comment puis-je prononcer des mots qui sont l'expression de pensées que je ne peux apprécier qu'après m'être entendu parler?

R. Ce n'est pas une petite question que vous m'adressez là; il y a des volumes à faire sur elle.

D. Je le sais, puisqu'ils ne sont faits que par son secours; mais je voudrais simplement savoir qui prépare et dirige la parole, qui, comme je vous l'ai dit, est l'expression de pensées que je ne peux apprécier qu'après m'être entendu parler?

R. Ravet reste près de trente minutes sans me faire aucune réponse. Comme il n'aime pas qu'on

le presse ni qu'on fasse aucun bruit autour de lui, afin de ne pas le distraire de l'attention qu'il met à converser et à saisir les paroles de son guide, je me trouvais ne plus espérer de réponse, lorsqu'il me dit : « Cette étude est très-difficile à faire; je ne peux vous transmettre tout ce que mon guide me dit, vu que je ne sais comment m'exprimer et rendre compréhensible pour vous, dans votre état, ce que je comprends bien moi dans le mien. Mon guide m'a dit qu'il y a avait entre tous les genres de pensées qui existent deux genres dominants : l'un formé de pensées coulantes, pensées se détachant facilement de leur groupe à l'audition de la parole étrangère pour venir y répondre; et l'autre genre, formé de pensées sédentaires beaucoup plus complètes que les premières, en ce que, s'isolant dans des localités qu'elles choisissent à cet effet, elles voient passer devant elle toutes les pensées coulantes ou voyageuses, si vous aimez mieux leur donner ce nom. Elles les observent, retirent d'elles ce qui peut servir à les compléter et laissent passer celles qui ne leur offrent rien en ce genre. Ces pensées sédentaires sont nommées PENSÉES MÈRES, en ce que lorsqu'elles sont parfaitement complètes, elles éclosent ou se manifestent, par ce que vous nommez des inventions ou des propositions plus ou moins logiques. Ces pensées sont les préférées de l'âme.

D. J'admets tout ce que vous me dites; mais cela ne m'apprend pas à connaître le mécanisme de la parole, qui remue ma langue dans toutes les

directions nécessaires à la prononciation de mots dont, je vous le répète, je n'ai connaissance du sens fort souvent qu'après les avoir prononcés.

R. Ce mécanisme ressort de l'esprit du corps et de l'âme. De l'âme, pour tout ce qui a rapport au beau et au bien ; du corps pour tout ce qui a rapport aux affections de la chair. Sachez que l'âme a une parole à elle et que le corps en a une à lui ; celle de l'âme se manifeste moins par des mots et des sons que par des jeux de physionomie et du regard. C'est surtout par le regard qu'elle aime à peindre ses joies et ses peines ; elle ne s'allie fort souvent à l'esprit que pour aider ce dernier à coordonner ses pensées. L'esprit pèse peu et combine peu ce qu'il veut faire connaître extérieurement ; aussi se sert-il des pensées coulantes dont je vous ai parlé pour répondre par la parole sonnante aux besoins qu'il a de correspondre avec les autres corps.

Les pensées coulantes sont assemblées par groupes, à la circonférence des groupes des pensées de l'âme et de celles sédentaires ; étant très-sensibles aux sons extérieurs, elles ressemblent à tout un petit peuple qui entend un cri d'alarme ou de quelque chose qui l'intéresse de connaître ; elles se précipitent en foule vers le front où je les vois, semblables à des myriades de petits points imperceptibles, passant toutes par un seul lieu de rendez-vous qui traverse le cerveau comme un puits qui descend en terre. Elles descendent ainsi dans la

bouche par le voile du palais. Elles traversent dans ce trajet des petites fibrilles microscopiques qui les projettent sur la langue dans toutes les directions. Les unes décrivent des lignes droites horizontales, les autres des lignes droites perpendiculaires, des cercles, des demi-cercles, des triangles, enfin des masses de figures géométriques, produisant chacune de petites détonations, que je nommerai électriques, qui forment les mots et les sons. L'esprit leur aide dans ce parcours en les vannant, dirai-je, avec la langue, ce qui opère sur elles une espèce de battage qui étend les sons et l'écho... Vous ne pouvez vous faire une idée de ce superbe travail, me fait observer Ravet, qui affirme voir de ses yeux tous ces détails. Je ne peux aujourd'hui vous expliquer tout, ajoute-t-il, il nous faudra encore une autre séance.

D. Où sont et comment sont placées les pensées en général ?

R. Elles sont par groupes dans le cerveau ; imaginez-nous voir chacun de ces groupes comme représentant l'intérieur d'une ruche à miel, hors le volume et les hôtes qui habitent cette dernière. Je les vois rangées symétriquement sous forme de points très-petits. Chaque groupe représente un complément de manifestation d'action et chaque pensée est composée de tous les détails qu'elle doit concourir à ajouter à l'action qu'elle est appelée à produire, ce qui exige que les groupes soient complets, mais que les pensées le soient éga-

lement. Ces groupes sont entourés, comme je vous l'ai dit, d'une espèce de sphère formée de pensées coulantes, destinées aux fonctions de la parole. Les pensées mères, que je vous ai également citées, se trouvent placées hors les groupes dont je vous parle; elles sont casées dans des petits coins du cerveau comme des penseurs en méditation. Ce ne sont pas les moins utiles à la vie du corps; elles méditent, combinent et apprêtent tout ce qui est nécessaire à ce dernier.

Obs. Ravet paraît être très-fatigué par l'application qu'il a mise à voir et à me détailler ce qu'on vient de lire, aussi suis-je prêt à le réveiller; mais au moment de le faire, il me dit: « Voilà qui est drôle: je remerciais Dieu d'avoir permis à mon guide de nous éclairer sur des questions aussi compliquées, quand tout à coup j'ai vu s'avancer vers moi un bras isolé, tenant un pigeon dans sa main, et ce pigeon tenant dans son bec une hirondelle. Ne sachant pas ce que cela voulait dire, j'en ai demandé la signification à mon guide, qui m'a répondu: *Cela veut dire que si elles volent vite, nous ne les tenons pas moins.* Qui, lui ai-je répliqué? Les pensées donc, m'a-t-il répondu. » Ravet comprend alors que son guide ne pouvait pas lui présenter une allégorie plus frappante que celle de ces deux volatils, dont le vol rapide et assuré se trouve bien être l'image la plus vraie de la vivacité avec laquelle les pensées éclosent et se transmettent. Son guide veut nous prouver par là que,

malgré la difficulté de cette étude, il l'a su conduire à bonne fin.

QUESTIONS POSÉES A PLUSIEURS LUCIDES SUR
L'INCOHÉRENCE QUI RÉGNE ENTRE LES ATTRIBUTIONS DES GUIDES DES HOMMES DE LA TERRE
ET LES RÉSULTATS OBTENUS PAR CES ATTRIBUTIONS.

ADÈLE MAGINOT, consultée sur ces questions le 10 janvier 1856, y répond ainsi qu'il suit, d'après l'Esprit EMMANUEL SWEDENBORG:

D. Le guide de Ravet m'a dit, dans notre séance du 18 août 1854, que les premiers guides des hommes terrestres furent, après Dieu, les premiers hommes spiritualisés qui, plus avancés que ces derniers, les inspirèrent dans une voie de progrès qu'ils n'avaient pu suivre eux-mêmes faute de connaissances plus étendues, et il conclut que l'office des guides se résume dans ces mots: *C'est le passé qui instruit le présent.*

Après avoir bien réfléchi sur ce qu'il m'a dit, ainsi que bien d'autres Esprits sur ce sujet, il me reste à vous demander comment nous pourrions concilier cette révélation avec ce que voient nos yeux, et ce qu'apprécie notre jugement en nos jours? Permettez-moi l'explication suivante:

Si chaque continent, comme il me l'a dit, a été habité par un couple d'êtres au commencement de l'apparition de l'homme sur la terre, il est à pré-

sumer que ce couple a multiplié et a enfanté assez d'êtres pour composer une tribu. Cette tribu ne pouvant plus être gouvernée par le lien de la famille, a dû voir naître en son sein quelque illuminé qui s'est dit être envoyé de Dieu pour la gouverner et lui enseigner à aimer ce grand Être. Je regarde ce fait comme un mensonge sacrilège qui me semble être un progrès, mais un progrès d'exploitation.

A cet illuminé a dû succéder, par l'effet d'une concurrence orgueilleuse, quelque ardent querelleur qui, à la tête d'une cohorte ayant les mêmes affections que lui, s'est présenté pour conquérir par la force ce que le premier avait si bien su conquérir par l'astuce. Ces deux genres d'êtres, en face l'un de l'autre, se disputant la bête humaine, ont dû faire un pacte ensemble pour avoir chacun une part assurée dans cette exploitation. Ce pacte ne me représente pas non plus un progrès vers l'amour fraternel que devaient enseigner les guides aux hommes de la terre.

Une première exploitation en ayant légitimé une deuxième, la deuxième a dû en légitimer une troisième. Une autre cohorte, non moins vorace d'exploitation, s'est présentée aux hommes sous le voile présumé de la justice; car entre deux conquérants de l'ordre de ceux que je viens de vous citer, il a dû s'élever des causes de discorde, et par conséquent des besoins d'en appeler au jugement de tiers : ces tiers, si nous en jugeons

par ce qui nous en reste aujourd'hui, ne nous présentent pas encore un progrès duquel nous devons remercier nos guides.

Ces trois bases, ou ces trois dissolvants de tout commencement de gouvernements bien établis, l'homme a dû sentir la nécessité de sa conservation propre, et pour cela engendrer une autre caste d'exploiteurs pour le guérir de ses maux : de subtiles intelligences pour lui préparer et lui assurer ses denrées, des entremetteurs, des artisans, des fainéants et des mendiants, six groupes d'êtres que nous connaissons parfaitement en nos jours comme les seuls qui progressent en leur genre, mais qui, certes, ne progressent pas dans l'amour fraternel, but de la mission des guides des hommes de la terre. Il m'est donc bien difficile d'admettre, devant de telles observations, non pas la mission des guides des hommes de la terre, mais le succès de la mission de ces guides. Je ne vois, au contraire, qu'un présent qui oublie les mœurs du passé, et non pas un passé qui est profitable au présent.

Pour me résumer, je ne vois aucune différence entre les prêtres de Brahma, de Confucius, de Moïse, du paganisme, du Christ, de Mahomet et de toutes les sectes qui pullulent en nos jours. La plus simple logique est absente de leurs enseignements; je n'y vois, comme résultat, que des faibles d'esprit à genoux et des astucieux debout.

En politique, gouverner les autres est toujours

l'unique but de qui ne sait pas se gouverner lui-même.

En justice, condamner sans connaître la part de liberté de chacun est toujours le but de qui voudrait être absous en pareil cas.

En science, baragouiner avec orgueil en un langage incompréhensible ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, *fut, est et sera* toujours le but des savants.

En commerce, s'enrichir n'importe comment.

En travail, absorber la place de l'inintelligent.

En fainéantise, être rentier.

En mendicité, être pleureur, voilà des types qui ont pu changer de manière d'obtenir, mais non de manière d'être.

En progrès, le million d'âmes ou d'ânes que renferme Paris n'est pas préférable aux âmes ou aux ânes que renfermèrent tant de capitales qui ne sont plus que ruines en nos jours.

Notre civilisation, avec toutes ses beautés et toutes ses laideurs, ne dépasse pas les civilisations anciennes dont nous ne prenons aucun souci. Nos vaisseaux, nos vapeurs, nos fluides électriques, et cent prétendues nouveautés semblables, n'apportent pas, je le crois, aucun profit physique ou moral à l'homme; car ces moyens d'abrèger le temps et le travail doublent le premier, à n'en pouvoir douter, ainsi qu'ils ajoutent aux appétits humains des besoins de plus; ce qui n'est pas travailler en faveur du progrès et du retour à la

maison divine, dont nous n'avons ni souvenance, ni connaissance, ni même envie de revoir un jour.

Cela me fait assez l'effet du tonneau des Danaïdes; qu'en pensez-vous?

Réponse de l'Esprit SWEDENBORG :

Tout ce que vous me dites là est utile, je ne dirai pas à l'harmonie céleste, mais utile à la *satisfaction des affections de l'espèce humaine*. Les guides des hommes de la terre ne peuvent pas empêcher ces choses, qui sont le fait de la liberté. Néanmoins, ils travaillent sans cesse à améliorer, par leurs sages conseils, le sort de l'homme; mais ce dernier ne voulant pas les écouter, ni suivre ces conseils, préfère se gouverner lui-même le mieux qu'il croit. Si les guides de ces hommes n'employaient pas la puissance de conservation et d'harmonie qu'ils possèdent, le mal serait encore plus grand que vous le voyez. Sachez qu'il n'éclot jamais une mauvaise action sans qu'il n'en éclore une bonne. Chaque chose est compensée, croyez-le bien. L'état terrestre est un état de chaos et de troubles qu'il n'est pas possible de changer, vu qu'il est la base du bonheur spirituel dont je vous ai parlé plusieurs fois. Plus l'homme qui le subit se trouve insupportable, plus il retrouve son premier état supérieur. L'homme ne subit pas dans l'état terrestre que le résultat de ses affections et de ses fausses appréciations, il subit encore l'influence des ténèbres dans lesquels est plongé le

globe qu'il habite, ainsi que les agitations et les maladies de ce globe; car croyez bien que la terre a ses malaises, ses fièvres internes et ses agitations comme l'homme. Ce dernier est à son égard comme l'enfant l'est à celui de la mère qui le porte dans ses flancs: le trouble intérieur que ressent cette mère influe et trouble cet enfant. Il en est ainsi des troubles intérieurs de la terre; ils troublent ses habitants. Les hommes devant toute leur matérialité à la terre, doivent naturellement subir les conséquences de l'état de cette même terre. Les troubles de cette dernière sont en rapport avec son volume, son état et sa mission. Ce ne sont pas des troubles d'un jour, croyez-le bien; ils durent quelquefois plusieurs siècles, puis le calme revient jusqu'à nouveau trouble. Joignez à cela les déchirements que vous lui faites subir par vos fouilles et vos travaux gigantesques de chemins de fer, les émanations sulfureuses des produits que vous brûlez avec profusion, et les agitations imprimées à l'air par vos transports à grande vitesse, vous comprendrez que tous ces troubles doivent enfanter naturellement des troubles moraux chez les êtres qui se trouvent renfermés en eux, ainsi que des maladies nouvelles qui leur font détester encore davantage l'existence terrestre. Cette malédiction jetée par eux sur cette même existence a une conséquence plus heureuse que vous le pensez, puisqu'elle leur fait trouver l'état spirituel bien meilleur qu'ils l'auraient trouvé sans

cela. Ne jugez pas ces choses avant d'en avoir les moyens.

D. Permettez-moi de vous dire que, tout en acceptant les bienveillants renseignements que vous me donnez à l'égard des troubles physiques des hommes de la terre, je ne peux les trouver suffisants pour légitimer les troubles moraux de ces mêmes hommes. Je vous ai dit que l'homme s'éloignait de plus en plus des mœurs fraternelles du passé; qu'il ne rêvait aujourd'hui que le bien-être pour lui seul, en cherchant à l'obtenir par des moyens malhonnêtes, et réprouvés généralement par la vraie fraternité et la vraie justice?

R. Les hommes d'aujourd'hui font ce que les hommes d'autrefois ont fait avant eux; si ces derniers n'en avaient pas agi ainsi, la corruption ne serait pas aussi grande. Cette corruption n'est que le résultat d'un plus grand nombre d'hommes qui la déterminent. Le nombre des hommes étant plus grand, celui des vices et des vertus de la masse grandit en proportion... Ne s'est-on pas toujours trompé, exploité, volé, battu? Comment voulez-vous qu'il en soit autrement d'un état créé en vue de comparer le beau au laid, et le bon au mauvais? Si l'on fait ces choses plus en grand aujourd'hui, c'est qu'un plus grand nombre d'êtres concourent à représenter le mal plus grand, *quand il n'est que l'assemblage du mal de chacun.*

D. Je comprends que si l'amour fraternel du monde spirituel régnait sur la terre, cette der-

nière serait inutile à faciliter les comparaisons dont vous me parlez. Mais il me semble que le cri de douleur de chacun est assez grand, par rapport aux souffrances physiques et aux privations de chacun, sans voir régner en grand ces tromperies, ces exploitations et ces guerres anti-fraternelles, qui rabaisent l'homme à coup sûr au lieu de l'élever ?

R. Ces guerres sont des utilités que vous ne pouvez apprécier ; ce sont des rentrées en grand qui se font au monde spirituel, comme les sorties de ce monde s'en font en grand. Votre terre ne suffirait pas, par l'état actuel des affections de ses habitants, à l'entretien de tant d'êtres.

D. Jusqu'à présent, elle peut facilement nourrir ses habitants ; les guides des hommes de la terre devraient plutôt insinuer aux hommes des désirs d'expatriation que des désirs de destruction ?

R. *Il n'y a pas de destruction* ; ceux qui sortent ainsi de l'état terrestre sont moins malheureux que ceux qui s'expatrient. Les guides ne conseillent pas les guerres ; elles sont le fait de la liberté humaine : la guerre est un moyen de satisfaire aux affections de ceux qui ne rêvent qu'elle ; et sachez que ceux-là ont le même droit à la satisfaction de leurs affections que vous voulez posséder celui de satisfaire aux vôtres.

D. Si ce n'étaient que ceux qui la désirent qui en souffrent, je ne m'occuperais pas de cette question. Si la guerre n'amenait que des spiritualisations, je laisserais les guerriers se spiritualiser à

leur aise ; mais elle produit des malheureux amputés de leurs membres, des sacs de villes et des misères sans nombre pour tous ?

R. Les amputés desquels vous me parlez se font généralement un titre honorable de leurs blessures ; ils en sont fiers et les montrent en public, comme vos seigneurs montrent leurs blasons ; il leur semble très-beau de dire : J'ai perdu un bras à telle bataille. Les villes saccagées sont souvent le résultat contraire de l'ambition des hommes. *Qui a désiré mal faire mal reçoit.* N'entendez-vous pas du moment chacun de vous désirer la destruction de la Russie contre laquelle vous êtes en guerre. Eh bien ! une semblable destruction peut vous atteindre vous-même. Les misères enfantées par les guerres sont le résultat de tout grand trouble ; ceux qui s'en trouvent être les victimes sans les avoir désirées n'en souffrent pas autant que vous le pensez ; ils sont mis dans un état correspondant à leur position : ce qui les aurait rendus très-malheureux la veille les trouble à peine le lendemain... Pour ce qui concerne votre terre, ne vous inquiétez pas, il y a suffisamment d'âmes créées pour la couvrir un jour ; laissez régulariser ces manifestations et espérez la même somme de bien que de mal. Croyez qu'après l'angoisse le calme semble meilleur. Vous ne saviez déjà plus apprécier les bienfaits de la paix depuis le peu de temps que vous en jouissiez ; vous la trouverez meilleure lorsqu'elle reviendra.

D. Vous m'avez parlé de rentrées en grand au monde spirituel par le fait des guerres, comme il y a des sorties en grand de ce monde. Est-ce que les incarnations terrestres seraient le fait de tels vœux d'Esprits?

R. Oui, je vous l'ai déjà dit, toutes les âmes créées savent qu'elles doivent subir l'état terrestre, comme vous savez que vous devez subir la mort. Ces âmes ont plus que vous l'envie de payer cette dette qui, pour elles, est un moyen de *vie nouvelle*, et de mieux apprécier leur état présent. Il arrive parmi elles ce qui arrive parmi vous, des espèces de contagions qui les entraînent à se matérialiser, comme par les guerres vous vous trouvez entraîné à vous spiritualiser. Je peux encore vous donner pour exemple un théâtre qui annonce une représentation extraordinaire, théâtre vers lequel vous vous portez en foule, sans vous occuper s'il peut vous contenir tous. Il en est ainsi de l'entrée sur la terre; il y a des moments où il est nécessaire d'en forcer la sortie pour en faciliter l'entrée, vu que chacun ne sait pas s'y caser comme il conviendrait de le faire. Croyez-moi, vous ne pouvez connaître l'utilité de ces choses.

D. Je vous remercie de vos renseignements qui me feront, à l'avenir, voir d'un œil moins triste les péripéties de ce drame terrestre.

21 JANVIER.

LE LUCIDE RAVET, CONSULTÉ SUR LES QUESTIONS PRÉCITÉES, Y RÉPOND AINSI QU'IL SUIT, SOUS L'INSPIRATION DE SON GUIDE L'ESPRIT TOMARIN.

Ravet ignore que j'ai déjà adressé ces questions à l'Esprit Swedenborg, par l'intermédiaire d'Adèle. Lorsque j'en termine la lecture, en le priant de demander à son guide ce qu'il en pense, ce dernier répond. Je les trouve très-bien, mais je ne trouve pas moins bien ce que je vous ai dit en premier lieu.

D. Que m'avez-vous dit ?

R. Que les premiers guides des hommes furent, après Dieu, les premiers hommes spiritualisés. Il arriva alors ce qui arrive aujourd'hui, qu'il y eut des hommes qui mirent ces conseils à profit, et d'autres qui les méprisèrent; que les uns restèrent religieux et humbles, et que les autres devinrent incrédules et orgueilleux. Ces deux états *furent, sont et seront* la conséquence du peu d'harmonie qui doit régner sur votre terre; en ce que cette dernière est un lieu d'épreuves, dans lequel chacun s'exerce au développement de sa liberté et de ses affections.

D. S'il en est ainsi que vous le dites, on peut